# LES INTRIGANTS;

## OU

## ASSAUT DE FOURBERIES,

## COMÉDIE

### EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

Par M. DUMANIANT.

*Représentée pour la premiere fois à Paris, sur le Théâtre du Palais-Royal, le 6 Août 1787.*

Bibliothèque Royale MANUSCRITS

LUCCHESI PALLI

*A PARIS,*

Chez CAILLEAU, Imprimeur-Libraire, rue Galande, N°. 64.

M. DCC. LXXXVIII.

65913

| PERSONNAGES. | ACTEURS. |
|---|---|
| ANTOINE, ſous le nom du Comte de Sonnancour, | *M. Beaulieu.* |
| DUBOIS, ſous le nom du Chevalier des Roſeaux, | *M. Chevalier.* |
| HENRI, | *M. Boucher.* |
| GERMAIN, } Aſſociés d'Antoine, | *M. Hainaud.* |
| LA BRIE, | *M. Fleuri.* |
| DORIVAL, ſous le nom du Marquis de Courbieres, | *M. Saint-Clair.* |
| CHAMPAGNE, Valet de Dorival, | *M. Michot.* |
| L'OLIVE, jouant le Pere de Dorival, | *M. Bordier.* |
| UN COMMISSAIRE, | *M. Maillé.* |
| HONESTA, crue ſœur d'Antoine, | *Mlle. Prieur.* |
| EULALIE, crue fille d'Antoine, | *Mde. Vermilli.* |
| QUATRE ASSOCIÉS D'ANTOINE, en Gardes, } *Perſonnages muets.* | |
| HUIT SOLDATS du Guet, | |

*La Scene eſt à Paris, dans un Hôtel appartenant à Antoine.*

---

*NOTE pour les Troupes de Province.*

Le Rôle de Champagne appartient à la *Livrée*; celui de l'Olive au *Poiſſon*. Henri eſt un ſecond Comique dans les Troupes où il y en a deux premiers. Antoine eſt un *Financier*. Honeſta un *Caractere*. L'Amoureux & l'Amoureuſe doivent être joués par les *Jeunes Premiers* & *Jeunes Premieres*. Quant aux autres Perſonnages, ils ſont abſolument de convenance. Cependant Dubois doit être joué par le troiſieme Amoureux, ou le troiſieme Rôle. Cela dépend du phyſique.

Les Acteurs ſont placés au Théâtre comme ils le ſont en titre de chaque Scene. e premier écrit à la droite, ainſi des autres.

# LES INTRIGANTS,

## COMÉDIE.

## ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente un Salon. Il y a, du côté du Roi, une table couverte d'un tapis.*

### SCENE PREMIERE.

EULALIE, HONESTA.

HONESTA, *suivant Eulalie, qui eſt entrée fort vîte.*

MADEMOISELLE, rendez-moi cette Lettre. Je veux la ravoir abſolument.

EULALIE.

La voilà, à préſent que je l'ai lue.

HONESTA.

Vous l'avez lue? C'eſt fort mal: une perſonne honnête comme vous!

EULALIE.

Quel mal ai-je fait de lire une lettre à mon adreſſe?

HONESTA.

Je l'ai écrite dans un moment où j'étois bien malade.

EULALIE.

Et c'eſt alors qu'on n'oſe plus mentir aux autres, ni à ſoi-même.

HONESTA.

Si j'étois morte de ma maladie; j'aurais chargé une amie de vous la remettre.

EULALIE.

Vous doutez de mon cœur, Honeſta; pourquoi me priver du plaiſir de vous témoigner ma reconnoiſſance?

HONESTA.

Ma chere niece!

EULALIE, *avec un ſoupir.*

Vous n'êtes pas ma tante.

HONESTA.

Vous avez donc tout lu ? Je m'en plaindrai à monſieur Antoine votre pere.

EULALIE.

Monſieur Antoine n'eſt pas mon pere.

HONESTA.

Qu'oſez-vous dire ?

EULALIE.

Pourquoi me taire la vérité ? Je vous promets un ſecret inviolable, ſi vous voulez vous ouvrir entiérement à moi. Non, ce monſieur Antoine, qui m'appelle ſa fille, n'eſt pas mon pere. Ma bouche lui a ſouvent donné ce nom ; mais mon cœur n'étoit jamais d'accord avec elle. Cette lettre à mon adreſſe, écrite par vous, m'en a trop appris. Mille ſouvenirs confus ſont venus depuis ſe retracer à mon imagination. Je n'ai pas toujours habité Paris. Je me rappelle que j'y ai été conduite bien jeune. Je me rappelle encore, mais c'eſt comme un ſonge dont l'idée eſt à demi effacée, qu'une Dame bien jolie m'a ſouvent tenue dans ſes bras ; je me vois encore, pour la premiere fois, auprès de M. Antoine. Je pleurois : on me mit dans une voiture qui alloit fort vîte : on me conduiſit je ne ſais où. Il s'eſt paſſé bien du temps depuis ; mais ces premiers événemens de ma vie me ſont reſtés préſens. Cette belle Dame, que je revois toujours, eſt peut-être ma mere. Ah ! comme je l'aimerois ! Vous la connoiſſez ſans doute, ma bonne amie ; ne me refuſez pas une confidence que vous n'avez pas achevée dans votre lettre. Vous n'êtes pas méchante comme ce M. Antoine que je n'oſois haïr tant que je l'ai cru mon pere. Vous m'avez conſolée quand il m'affligeoit. Achevez votre ouvrage : ſans doute j'appartiens à des parens honnêtes. Ah ! combien il me ſera doux de n'avoir point à rougir de ceux à qui je peux devoir la vie !

HONESTA.

Promettez-moi de ne rien témoigner à M. Antoine, d'être toujours, en apparence, la même avec lui, & je vous jure de faire mes efforts pour vous retirer d'une maiſon où vous avez ſu conſerver votre innocence au milieu des ſéductions de toute eſpece que l'on a employées pour vous perdre.

EULALIE.

Je vous promets que vous ne vous repentirez point de votre confiance, que vous ſerez toujours mon amie, quelle que ſoit ma deſtinée : vous ſavez bien que je ne vous ai jamais trompée.

HONESTA.

L'intérêt que vous m'inſpirez, ma chere Eulalie, l'emporte ſur des ſermens que l'on m'arracha par contrainte, & que je crois pouvoir violer ſans ſcrupule. Non, ce monſieur Antoine n'eſt pas votre pere.

EULALIE.

Mais, à qui appartiens-je ?

HONESTA.

Je l'ignore. Je ſais ſeulement que Lyon eſt votre patrie, & que, ſelon les apparences, vos parens ſont bien nés.

EULALIE.

Que m'importe leur naissance ? Qu'ils soient honnêtes, c'est tout ce que je desire. S'ils sont pauvres, eh bien ! je les consolerai, je travaillerai pour les nourrir, & ce sera un plaisir de plus pour mon cœur. Mais hélas ! où les retrouver ?

HONESTA.

Je vous aiderai dans vos recherches. J'ai conservé plusieurs des effets trouvés sur vous, qui aideront à vous faire reconnoître.

EULALIE.

Mais, par quelle aventure passé-je pour la fille de M. Antoine ?

HONESTA.

Il faut reprendre les choses de plus loin. Ce M. Antoine m'aima autrefois ; il m'épousa en secret. Tant que je fus jeune & jolie, je portai le nom de son épouse. Le temps effaça mes attraits, & je perdis tous mes droits sur son cœur. Il me déclara froidement un jour que nos liens étoient nuls ; mais que si je voulois vivre auprès de lui, je passerois pour sa sœur. J'étois sans ressources, isolée dans le monde ; je fus obligée de subir la loi qu'il m'imposoit. Je me suis vue souvent forcée à le seconder dans ses coupables manœuvres ; la crainte de causer sa perte, ou de devenir la victime de sa vengeance, me retenoit. Son existence, vous le savez, est de briller aux dépens d'autrui. Il a figuré dans toutes les Provinces de la France sous différentes formes ; par-tout joueur & par-tout fripon. A la fin trop connu, il a embrassé un autre genre de vie. Son plan étoit conçu d'avance & médité de longue main. Il lui falloit une jeune personne d'une figure intéressante, qui crut être sa fille. Il vous trouva à Lyon dans une promenade publique. Il vous prit entre ses bras, & sans s'inquiéter de ceux à qui vous apparteniez, il vous emmena à Paris, où il vous a élevée dans cet hôtel dont il est parvenu à être le maître. Il a soigné votre éducation : il vous a donné tous les talens agréables. Votre ame naturellement noble s'est sans effort portée au bien. Votre esprit s'est orné, & votre cœur a resté pur malgré tout ce que l'on a fait pour le corrompre.

EULALIE.

Ah ! ma bonne, que n'ai-je pas à souffrir tous les jours. Quoique jeune & sans expérience, je démêle toute l'horreur des procédés de M. Antoine. J'ai cent fois été sur le point de m'échapper de cette maison ; mais où fuir, où se réfugier quand on est sans ressources ? Cette maison est une caverne ; ceux qui l'habitent finiront par recevoir le juste salaire de leurs bassesses, & si j'y restois plus long-temps, on pourroit me soupçonner d'être leur complice.

HONESTA.

J'approuve votre résolution, & je suis prête à partir avec vous ; mais dissimulons quelques jours encore. Redoublez d'égards pour monsieur Antoine ; vous éloignerez les soupçons. Nous aurons le temps de chercher des ressources, & je vous aiderai à retrouver ceux à qui vous appartenez. Chut ! Voici M. Antoine, ne laissez rien paroître.

## SCENE II.

EULALIE, HONESTA, M. ANTOINE.

ANTOINE.

GRANDE nouvelle, Honesta; il nous arrive un jeune homme de famille, comme il nous les faut.

HONESTA.

C'est-à-dire une bonne dupe.

ANTOINE.

Un époux pour Mademoiselle.

EULALIE.

Un époux!

ANTOINE.

N'allez-vous pas faire encore la renchérie? Oui, Mademoiselle, c'est un époux en tout bien & tout honneur.... Il vient ici faire un grand mariage.... Acheter une demoiselle de condition, pour perpétuer noblement sa race. Je suis le Comte de Sonnancour & je l'unis à ma fille.

EULALIE.

Vous êtes le Comte de Sonnancour?

ANTOINE.

Cela vous étonne. Je suis ce que je veux, moi; Bourgeois, Marchand, Robin, Abbé, Militaire. Le costume fait tout.

EULALIE.

Osez-vous bien?

HONESTA, *bas à Eulalie.*

Chut! Taisez-vous.

ANTOINE.

Je vous conseille de vous plaindre. Je vous fais femme d'un Marquis: vous voilà bien malade! Le futur enrichit son beau-père; c'est tout naturel.

EULALIE.

C'est abuser de la bonne foi.

ANTOINE.

Laissez-là vos scrupules, mon enfant; l'essentiel est de faire fortune. Il ne faut pas outrer la délicatesse sur le choix des moyens. A présent on n'y regarde plus de si près dans le monde. On ne blâme que les mal-adroits; mais vous n'aurez jamais de principes, & il faudra tous les jours s'épuiser en raisonnemens pour vous faire abjurer vos erreurs.

EULALIE, *bas à Honesta.*

Quels principes abominables!

ANTOINE.

Que vous dit-elle?

HONESTA.

Qu'elle fera dorénavant tout ce que vous voudrez.

ANTOINE.

C'est bien heureux, en vérité. Ah ça, voici la lettre que je reçois à l'instant de Dubois, mon associé de Lyon. « Vieux pécheur,

HONESTA.

Il te connoît.

ANTOINE.

C'eſt une gaillardiſe de M. Dubois. » Je viens de faire une » tournée ſans gloire & ſans profit. Il n'y a plus de l'eau à boire » pour un grec de profeſſion. Les bourgeois des plus petites villes » ſavent tout, & leurs femmes nous en revendroient. — Il a raiſon, de faux-freres nous ont trahis; le monde s'éclaire & le métier tombe tous les jours. » J'ai fait à Lyon la connoiſſance d'un » jeune Marquis, riche comme un Créſus, plein de candeur & » d'innocence. Je n'ai pas commencé l'attaque, j'ai ſeulement » préparé les voies, & je te l'amene pour te procurer, comme à » notre ancien & ſeul chef, la gloire de l'entrepriſe. C'eſt un » épouſeur pour la belle Eulalie; je lui ai vanté ſes charmes, il » en raffole. — Il ne vous oublie pas, Mademoiſelle. » Il te la » payera au poids de l'or, hem, hem. Sors l'habit de velours » noir; prends, ſi tu le peux, un air noble. — Si tu le peux! le fat. » Prends, ſi tu le peux, un air noble. Aye une maiſon » montée. Diſtribue les poſtes, & ſonge qu'en arrivant, ton » ami Dubois, qui ſe fait appeler le Chevalier des Roſeaux, » deſcendra chez ſon oncle, le Comte de Sonnancour. C'eſt toi » qui ſeras ce Comte. » Vous voyez, Mademoiſelle, qu'on ne peut avoir des titres de nobleſſe plus authentiques. Je ſuis donc Comte; je vais me coſtumer. Dis-donc, ma ſœur, quelle perruque mettrai-je! car la perruque annonce l'homme & ſon caractere. Suis-je un Comte deſcendant de ces anciens Paladins, toujours ſur la hanche, & ne parlant que des exploits de leurs ayeux?

HONESTA.

Quant à tes ayeux, tu feras grace de leur hiſtoire.

ANTOINE.

Je n'en ai connu aucun; mais c'eſt égal, j'ai de l'eſprit; je fais des romans comme un autre, & mon arbre généalogique n'eſt pas ce qui m'embarraſſe. — Allons, c'eſt décidé, me voilà Comte; mais Comte bon-homme, vif par fois, aimant la table & le jeu, c'eſt un bon caractere à prendre.

HONESTA.

Il ne te coûtera rien. La table & le jeu, te voilà dans ton centre.

ANTOINE.

Ah! diable, je n'ai pas tout lu. Il y a là un *Poſt-Scriptum*. » J'ar- » riverai peut-être preſque auſſi-tôt que ma lettre. Que la maiſon » ſoit préparée en conſéquence: tu as de l'eſprit, diſpoſe, or- » donne, je m'en rapporte à toi. » — Et je perds mon temps à bavarder! O ciel! s'il arrivoit à l'inſtant! Perſonne n'eſt prévenu. Avec auſſi peu de ſoins; je ne mérite pas l'honneur que l'on m'a fait de me choiſir pour commander à tant d'honnêtes gens. Holà! hé! La Brie!

## SCENE III.

EULALIE, HONESTA, ANTOINE, LA BRIE.

LA BRIE.

QUE me veux-tu ?

ANTOINE.

Où ſont ces Meſſieurs ?

LA BRIE.

Ils déjeûnent.

ANTOINE.

Dis-leur que je veux leur parler. En attendant recommande au Portier de fermer la grande porte de l'Hôtel, & de n'ouvrir à qui que ce ſoit ſans m'avoir prévenu.

## SCENE IV.

EULALIE, HONESTA, ANTOINE.

ANTOINE.

MADEMOISELLE, ſongez que vous êtes la fille d'un Comte. Je n'ai rien à vous obſerver aujourd'hui ſur la contenance que vous devez avoir. Votre maintien grave, votre air de dignité vous ſerviront à merveille. Pour toi, tu es ſa tante. Parle le moins que tu pourras; c'eſt un moyen ſûr de cacher ta bêtiſe.

HONESTA.

Monſieur Antoine, je vous prouverai peut-être quelque jour que je ſuis moins ſotte que vous ne le croyez.

ANTOINE.

Je t'attends à la preuve. Plus d'Antoine ſur-tout, je ſuis M. le Comte; mais tout conſidéré tu ſeras la gouvernante de Mademoiſelle. Elle n'a pas de femme-de-chambre, tu lui en ſerviras; cela t'épargnera les frais d'une toilette.

HONESTA.

Je ſerai toujours ſon amie.

EULALIE.

Ah ! toujours; j'en ai beſoin.

ANTOINE.

A la bonne heure, amies en particulier; mais en public que chacune garde le décorum & ſe ſouvienne de ſon perſonnage. Comme ces Meſſieurs ſe font attendre !

## SCENE V.

EULALIE & HONESTA, *pendant cette Scene ſont à cauſer enſemble au fond du Théâtre,* HENRI, ANTOINE, GERMAIN, LA BRIE.

ANTOINE.

EH ! arrivez donc, Meſſieurs; vous êtes d'une nonchalance....

HENRI.

Nonchalance ! Non parbleu, depuis un quart d'heure nous

ayons

avons fait ſauter une demi-douzaine de bouchons de Champagne; il me ſemble que l'on ne peut aller plus vîte.

ANTOINE.

Vous êtes tout cœur à table, je le ſais.

HENRI.

A table comme ailleurs. Nous as-tu vu faiblir dans l'occaſion?

ANTOINE.

C'eſt aujourd'hui, dans ce moment même qu'il faut donner des preuves de cette activité.

GERMAIN.

Au fait, ſans verbiage.

ANTOINE.

Germain a raiſon. Je vous ai fait part d'une lettre que Dubois m'a écrite.

GERMAIN.

Nous la ſavons par cœur.

ANTOINE.

Je ſuis juſqu'à nouvel ordre le Comte de Sonnancour, & vous êtes mes gens.

HENRI.

Monſieur Antoine, dans toutes nos expéditions vous vous diſtribuez toujours le premier rôle.

GERMAIN.

Il a raiſon.

LA BRIE.

Il a raiſon.

ANTOINE.

Monſieur Henri, je vous l'ai déjà dit, l'amour-propre vous perdra. Que diable, deſcendez dans vous-même & jugez-vous. Avez vous la taille d'un premier rôle? Souvenez vous toujours de cette maxime: tel brille au ſecond rang qui s'éclipſe au premier.

GERMAIN.

Bien dit.

HENRI.

Garde donc le premier rôle, mais, ſi l'égalité diſparoît en public, qu'elle renaiſſe en particulier, & ſur-tout dans les partages.

ANTOINE.

Avez-vous à vous plaindre?

HENRI.

Tu n'es pas des plus fidelles, & l'autre jour que tu régalais cet Anglais qui paya la dépenſe, tu fis diſparoître dix guinées qu'on ne revit plus.

ANTOINE.

Eh! non.... Je les avois avalées.

HENRI.

J'en ſuis ſûr, coquin!

GERMAIN.

En tout cas, le tour eſt gentil.

HENRI.

Ce n'eſt pas tout. Je ſervois à table; j'avois eu la complaiſance

de commander un ſouper délicat, que tu dévoras en entier, & je fus obligé d'aller dormir à vide.

ANTOINE.

Tu le méritois.

HENRI.

Pourquoi cela ?

ANTOINE.

Apprends, animal, apprends ton métier. Lorſque je te fais maître d'hôtel, prends-en l'eſprit, & ſache que la table de ces meſſieurs eſt toujours ſervie avant celle des maîtres.

GERMAIN.

On ne m'y prendroit pas moi.

HENRI.

Allons, je mérite mon ſort.

GERMAIN.

A quoi me deſtines-tu ?

ANTOINE.

Je n'en ſais rien encore. Reſte derriere la toile. S'il nous faut un Colporteur, un Bijoutier, un Commiſſaire, ou tel autre perſonnage épiſodique, tu t'en chargeras. Henri prendra la livrée. Il aura ſous ſes ordres tous nos fripons ſubalternes, tous nos piliers d'Académie. Qu'on aille ſe préparer, je vais me mettre à ma toilette. (*On entend heurter.*) On heurte bien fort : vois par la croiſée qui ce peut être. — Hé bien ?

HENRI.

C'eſt Dubois en habit galonné, en chapeau à plumet, avec un jeune homme qui a ma foi bonne tournure.

ANTOINE, *très-vîte.*

Que le diable vous emporte tous avec vos commentaires, votre amour-propre, vos réflexions, vos défiances déplacées ! Comment faire ! Cachez-vous tous ; je vais me coſtumer, faites-en de même. Germain, dis au Portier d'ouvrir & de les faire monter ici. (*Germain ſort.*) Madame Honeſta, faites les honneurs ; & vous, Mademoiſelle, ſi, comme tant d'autres, vous voulez vous marier, faites bonne mine à M. le Marquis.

HENRI, *accourant du fond.*

Ils montent, les voilà.

ANTOINE.

Sauvons-nous, ſauvons-nous.

(*Ils ſortent par la couliſſe du fond du côté du Roi.*)

## SCENE VI.

HONESTA, EULALIE.

EULALIE.

Non, je ne puis me prêter à tant de baſſeſſe & d'infamie.

HONESTA.

Si vous voulez que nous réuſſiſſions dans nos projets, diſſimulez encore aujourd'hui.

EULALIE.

Qu'exigez-vous de moi ?

## SCENE VII.

DUBOIS, HONESTA, EULALIE, DORIVAL.

DUBOIS.

MADAME Honesta, où est Monsieur le Comte ?

HONESTA.

Il n'a pas encore paru.

DUBOIS.

Il a tant d'affaires ! Bon jour, ma charmante cousine, permettez que je vous présente Monsieur le Marquis, mon ami intime.

DORIVAL.

Madame.... (*à part.*) Il ne m'a pas trompé. Qu'elle est belle !

EULALIE, (*à part, à Honesta.*)

Il a l'air honnête.

DUBOIS.

Hé bien, Marquis, vous en ai-je imposé ? N'est-elle pas charmante la petite cousine ! (*à part.*) Où diable est ce chien d'Antoine.... Vous avez l'air embarrassé. C'est d'un bon augure. Ses charmes font sur vous l'impression que je désirois qu'ils fissent.... Ma cousine, c'est un mari que je vous amène. Vous êtes fille unique, héritiere ; il a les mêmes qualités, vous ferez un couple charmant. Vous me devrez l'un & l'autre le bonheur. — Qu'en pensez-vous, petite cousine ! (*à part.*) Je ne sais comment soutenir la conversation. — Mais répondez donc, Mademoiselle ?

HONESTA.

Mais, M. le Chevalier, que voulez-vous qu'une fille réponde à de pareilles questions ? Ce qu'elle se doit, c'est de garder le silence.

DUBOIS.

Tenez, ma présence vous gêne ; je brûle d'embrasser mon oncle : je vous laisse. (*bas à Honesta.*) Veille sur eux. (*à Dorival.*) Je vous rejoins dans le moment. (*bas à Honesta.*) Empêche la petite de bavarder. (*à Dorival.*) Faites votre cour ; je ne crois pas vous désobliger, en vous laissant avec votre belle future, & je vais prévenir mon oncle de votre arrivée.

## SCENE VIII.

HONESTA, EULALIE, DORIVAL.

DORIVAL.

PARDONNEZ, Madame, à mon embarras ; il est l'effet d'une impression dont je n'ai pu me défendre. Le bonheur dont on me flatte est trop grand pour que je veuille y croire ; & il cesseroit d'en être un pour moi, si je pensois qu'il pût jamais vous affliger.

EULALIE.

Monsieur, le bonheur n'est pas toujours où l'on croit l'entrevoir. On se fait souvent des illusions agréables ; mais si vous me connoissiez davantage, vous montreriez peut-être moins d'empressement à m'obtenir.

DORIVAL.

Avec des traits comme les vôtres, on ne peut qu'avoir un bon

cœur ; & si les yeux sont le miroir de l'ame, la vôtre doit être bien belle.

EULALIE.

Vous êtes obligeant, Monsieur ; mais dans les circonstances présentes, la prudence exige que vous ne vous hâtiez point de précipiter votre jugement ni vos démarches.

HONESTA, *à part.*

Rompons cette conversation. — Monsieur, vous êtes de Lyon, n'est-il pas vrai ?

DORIVAL.

Oui, Madame.

HONESTA.

C'est une bien belle Ville.

EULALIE, *avec intérêt.*

Que je désire bien voir.

HONESTA.

Monsieur vous y conduira si vous êtes jamais sa femme.

DORIVAL.

Le bonheur de ma vie seroit d'y passer mes jours avec une personne aussi intéressante.

EULALIE, *bas à Honesta.*

Je n'aiderai jamais à le tromper.

## SCENE IX.

HONESTA, EULALIE, DORIVAL, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

MA foi, Monsieur le Marquis, je croyois vous avoir perdu pour toujours. Je m'arrête au coin d'une rue : vous avancez, je ne vous vois plus : heureusement que je me suis souvenu dans quel quartier est cet hôtel ; mais la drôle de Ville que ce Paris. J'avois beau dire aux voisins, connoissez-vous M. le Comte de Sannancour ? Inconnu. Un animal de Savoyard me soutenoit que le maître de cet hôtel se nommoit Antoine ; & sans un domestique à la livrée de M. le Comte, qui s'est hâté de me recueillir, je ne sais quand j'aurois pu vous rejoindre.

( *Champagne, qui a regardé Eulalie, fait un clin-d'œil à Dorival, comme pour dire c'est elle.* )

EULALIE, *bas à Honesta.*

Je ne puis le laisser dans l'erreur.

HONESTA, *à Eulalie.*

Il n'est pas temps de le désabuser. Suivez-moi ; retirons-nous.

DORIVAL.

Pardonne, mon ami, le plaisir de me voir à Paris, m'a fait tout oublier.

CHAMPAGNE.

Il n'y a pas de mal ; & je vois que vous avez raison de vous hâter. Monsieur le Chevalier n'est pas un Peintre flatteur ; il pouvoit hardiment en dire davantage.

HONESTA.

Pardonnez, Monsieur, si nous vous quittons. Mademoiselle a quelques ordres à donner.

DORIVAL.

Je ferois au désespoir de l'importuner; je me retire.

HONESTA.

Non, restez; Monsieur le Comte sera enchanté de vous trouver ici à son réveil.

*(Eulalie & Dorival se saluent. Champagne regarde dédaigneusement Madame Honesta. Les deux femmes se retirent par un côté opposé à celui par lequel sont sortis Antoine & Henri.)*

## SCENE X.

DORIVAL, CHAMPAGNE.

DORIVAL.

HÉ bien, Champagne!

CHAMPAGNE.

Hé bien, Monsieur!

DORIVAL.

Tout ne va-t-il pas au gré de mes souhaits?

CHAMPAGNE.

Il manque cependant quelque chose dans cet hôtel.

DORIVAL.

Quoi donc?

CHAMPAGNE.

Une Soubrette aussi jolie que la Maîtresse.

DORIVAL.

La jeune personne te plaît donc?

CHAMPAGNE.

Je ferois bien dégouté, si elle n'étoit pas de mon goût. Ah! que n'a-t-elle une Marton qui lui ressemble! Le beau quatuor que cela feroit! Et vous, Monsieur, comment la trouvez-vous?

DORIVAL.

Charmante! J'étois disposé à l'aimer, sur le récit que son cousin m'en avoit fait; & pour peu que je la revoie, je sens que je l'adorerai.

CHAMPAGNE.

Ah çà, si vous épousez, il faudra lui donner une autre Suivante que celle qui étoit là avec elle. Je n'aime point les vieilles figures, en femmes sur-tout.

DORIVAL.

Tu as raison. Je te chargerai du soin de la choisir toi-même.

CHAMPAGNE.

Voilà parler. Je m'attache à vous pour la vie.

DORIVAL.

Le croirois-tu, Champagne, j'ai des scrupules.

CHAMPAGNE.

Il est bien temps.

DORIVAL.

Oui, je me veux du mal de tromper une aussi aimable personne.

CHAMPAGNE.

Que vous êtes bon ! Vous êtes Marquis de ma façon, à la vérité ; mais qu'importe. La moitié de ceux qui portent ce nom-là à Paris, n'ont souvent pas de meilleurs titres que vous.

DORIVAL.

Je crains qu'on ne vienne à découvrir....

CHAMPAGNE.

De peur d'événemens, il faut brusquer le mariage. Le beau-père est immensément riche ; voilà l'essentiel. Diable ! la fortune se présente ; saisissons-la. La demoiselle est fugitive, & qui differe de goûter ses faveurs, n'en retrouve plus souvent l'occasion.

DORIVAL.

Je n'ai pas l'effronterie nécessaire au personnage que tu veux que je fasse.

CHAMPAGNE.

Cet air de bonne foi vous sert mieux que vous ne pensez. J'ai eu l'adresse de vous faire prendre un nom connu. Le Chevalier croit que vous êtes le vrai Marquis de Courbieres. Je l'entendis un jour s'informer, sans faire semblant de rien, de la maison dont je vous fais descendre ; à chaque réponse son visage s'épanouissoit. Le jeune Marquis, disoit-il, aura cent mille livres de rente ! Oui, répondoit l'hôte. — Il vient de recueillir la succession de sa mere ? — Deux cents mille livres en argent comptant. — Deux cents mille livres en argent comptant, répond-il enchanté ! Son enthousiasme l'empêche de s'informer si vous êtes réellement le Marquis. Il monte à votre appartement, vous embrasse avec une cordialité, une tendresse que l'argent seul peut donner ; & je vis qu'une des plus grandes faveurs de la fortune, est celle de nous rendre aimables à tous les yeux.

DORIVAL.

Il est vrai qu'il m'accable d'amitiés, & j'en sens plus vivement mes torts. J'ai fait des étourderies sans nombre ; j'ai perdu mon pere trop tôt. J'ai dépensé follement une partie de ma légitime ; mais après avoir été dupe, dois-je finir par en faire ?

CHAMPAGNE.

Avec cet excès de probité vous mourrez de faim.

DORIVAL.

Mais, si je suis découvert, je mourrai de honte. Tu m'as perdu par tes mauvais conseils.

CHAMPAGNE.

Ah ça, changeons de note, ou partons tout de suite.

DORIVAL.

Je ne le puis à présent.

CHAMPAGNE.

Ne diroit-on pas que c'est moi qui vous a perverti ?

DORIVAL.

Mon cœur alloit au-devant de la séduction.

CHAMPAGNE.

Quand je vous ai connu, le plus fort en étoit fait ; mais je suis trop bon d'endurer vos reproches. Je devrois vous abandonner à

votre malheureux ſort. Eſt-ce pour moi que j'agis ? Eſt-ce moi qui épouſerai cette charmante Comteſſe que vous venez de voir ? Quel intérêt ai-je à tout cela ? Le vôtre ſeul m'anime. Vous êtes un joli homme ; je ne veux pas que vous végétiez à la fleur de vos ans. Je vous fais Marquis ; je vous allie à une grande maiſon aſſez riche pour vous ſoutenir. C'eſt à vous à reparer dans la ſuite une ſupercherie néceſſaire, en choyant le beau-pere, & aimant bien votre femme, & ſur-tout en enrichiſſant le fidelle Champagne, qui aura ſu couvrir les ſottiſes de votre jeuneſſe & vous rendre heureux en dépit de vous-même.

DORIVAL.

La vue de cette charmante perſonne eſt plus éloquente que tes diſcours. Je m'abandonne à toi ; fais ce que tu voudras.

CHAMPAGNE.

Quel excès de bonté ! Monſieur veut bien permettre que je lui faſſe épouſer tout à la fois femme jolie & dot copieuſe. Ah ! ſi dame Nature, au lieu de me tailler matériellement, m'avoit fait préſent d'une tournure comme la vôtre, je ne me réduirois pas au triſte rôle de confident & de conſeiller. J'ai voulu une fois en ma vie me mêler de faire le Marquis : le coſtume noble m'alloit, on ne peut pas plus mal. Auſſi j'y échouai tout net, & ce perſonnage étranger à mes manieres ne me valut que des diſgraces.

DORIVAL.

Tu ne m'as jamais raconté cette partie de ton hiſtoire ?

CHAMPAGNE.

Je n'aime pas à me rappeler ce qui humilie mon amour-propre. J'aurois peut-être réuſſi, ſi j'avois eu un ſerviteur comme vous en avez un ; mais le coquin.... Laiſſons cela : ſongeons à vous. Ah ça, parlons clair ; combien vous reſte-t-il d'argent ?

DORIVAL.

Encore deux cents louis.

CHAMPAGNE.

C'eſt aſſez pour jeter de la poudre aux yeux. Où ſont ils ?

DORIVAL, *lui remettant une bourſe & un rouleau.*

Les voilà.

CHAMPAGNE.

Je vais convertir tout cela en argent blanc. Cela fait plus d'étalage. Je les compterai & recompterai ſi ſouvent, que l'on entendra le ſon de nos eſpeces de tous les coins de cet hôtel. Quelques mots jetés comme au haſard ; quelques écus ſemés avec diſcernement parmi la livrée, vont vous faire paſſer avant la fin du jour pour le gentilhomme de France le plus riche & le plus généreux. J'entends monter quelqu'un. Chut ! Pas un ſeul mot de nos projets. Laiſſez-moi faire, & le diable ſera bien malin s'il m'empêche de conduire la barque à bon port.

## SCENE XI.

HENRI, DORIVAL, CHAMPAGNE.

HENRI, *en livrée.*

MONSIEUR le Comte vous demande pardon de vous avoir fait attendre.

CHAMPAGNE, *à part.*

Que vois-je ?

DORIVAL.

Monsieur le Comte a bien de la bonté.

HENRI.

Il donnoit audience à de malheureux fermiers qui lui payoient les baux de ses terres, & à qui il faisoit généreusement quelques remises.

CHAMPAGNE, *à part.*

C'est lui.

HENRI.

Permettez que je vous conduise à son appartement.

DORIVAL.

Je vous suis.

HENRI, *revenant sur ses pas, à Champagne.*

L'ami, descendez à l'office, on vous y traitera. Allez au bas de l'escalier à main droite.

## SCENE XII.

CHAMPAGNE, *seul, après un temps.*

LES bras me tombent ! Est-ce bien Henri que je viens de voir ? Ce maraud qui fut jadis mon valet dans mes jours de prospérité, & qui, un beau soir que je dormois si tranquillement, m'emporta ma valise & me laissa nud comme la main. C'est lui, c'est lui, je me le rappelle trait pour trait ; il n'a pas eu l'air de me reconnoître : j'étois jeune & frais alors. Ah ! j'ai bien changé depuis ce temps-là. Il ne peut se douter que son ancien maître porte à présent la livrée. Cette apparition subite m'étonne à un point.... Il faudra que le coquin me restitue, ou je le fais pendre. Pendre ! Ah ! Monsieur Champagne, il faut avoir de l'humanité pour ses semblables. Ce n'est après tout qu'une gentillesse plutôt digne de vos éloges que de votre colere. Que fait-il ici ? Je ne sais ; cela me donne des soupçons. Pendant que nous cherchons à faire des dupes, ne chercheroit-on pas à nous duper nous-mêmes ? Cela seroit délicieux ! J'ai entendu à Lyon de certains propos sur le compte du Chevalier, qui me reviennent à présent. Ce Comte de Sonnancour ne seroit-il pas un Comte de contrebande ? Personne ne le connoît dans le quartier. Cet hôtel appartient à M. Antoine, m'a dit un Savoyard. M. Antoine ! J'ai ce nom-là sur mes tablettes. J'ai connu de réputation un Antoine qui étoit le plus grand fripon.... Je devois lui être présenté. Examinons, furetons, tâchons d'avoir quelques éclaircissemens : mais moi-même ne serois-je pas épié ? (*Il tourne lentement*

*lentement la tête en regardant autour de lui.*) Non, aucun cabinet vitré, aucune porte ſuſpecte; je ſuis bien ſeul. Perſonne ſous cette table? Ruſe groſſiere! ils ne l'emploieroient pas. Voyons pourtant. (*Il ſe baiſſe & leve un tapis qui couvre la table.*) On parle dans la piece au-deſſous. (*Il prête l'oreille & tournant autour de la table, il s'arrête du côté de la couliſſe.*) Si je pouvois diſtinguer.... Ecoutons. (*Comme il eſt dans cette poſition, Antoine & Dubois entrent en Scene*)

## SCENE XIII.

DUBOIS, ANTOINE, CHAMPAGNE, *derriere la table.*

ANTOINE.

FERME la porte ſur toi.

CHAMPAGNE, *baiſſé.*

Quel heureux haſard! Ne ſoufflons pas.

ANTOINE.

Pendant que notre jeune homme eſt à prendre le chocolat avec Eulalie, & que Henri les ſurveille, il eſt néceſſaire, mon cher Dubois, de nous recorder un peu.

CHAMPAGNE, *bas.*

Le Chevalier eſt un Dubois.

DUBOIS.

Je vous l'ai amené; c'eſt à vous autres à l'expédier le plus promptement poſſible.

ANTOINE.

Sois tranquille; il eſt en bonnes mains.

DUBOIS.

Moi, je ne puis que conſeiller à la ſourdine; je ſuis ſon ami.

ANTOINE.

C'eſt entendu.

DUBOIS.

Il n'y a pas de temps à perdre.

ANTOINE.

Non, ſans doute.

DUBOIS.

Dans les vingt-quatre heures.

ANTOINE.

Avant qu'il ait mis le pied dehors.... Et tu es ſûr qu'il a deux cents mille livres?

DUBOIS.

Comme ſi je les avois palpés.

ANTOINE.

Quel beau coup de filet!

CHAMPAGNE, *bas.*

Oh! ſuperbe!

ANTOINE.

Il aime le jeu.

DUBOIS.

Autant que toi.

ANTOINE.

C'eſt beaucoup dire. Il n'a aucun ſoupçon ſur ton compte ?

DUBOIS.

Il me croit la loyauté même.

ANTOINE.

Il faut le faire jouer.

DUBOIS.

C'eſt la maniere la plus honnête de dévaliſer un homme.

CHAMPAGNE, *bas.*

Sans doute.

ANTOINE, *faiſant le geſte de quelqu'un qui mêle des cartes.*

Et il ne ſait rien ?

DUBOIS.

Rien de rien.

ANTOINE.

Pour l'amorcer, nous lui laiſſerons d'abord gagner quelques centaines de Louis.

CHAMPAGNE, *bas.*

Ah ! ah !

DUBOIS.

Comme cela ſe pratique. Lui gagnerons-nous tout après ?

ANTOINE.

C'eſt mon avis.

DUBOIS.

Sans lui rien laiſſer pour s'en retourner ?

ANTOINE.

Nous lui payerons une place à la diligence.

CHAMPAGNE, *bas.*

Qu'ils ſont bons !

DUBOIS.

J'aurois des projets plus vaſtes.

ANTOINE.

Donne l'eſſor à ton génie.

DUBOIS.

Son pere a cent mille livres de rente.

ANTOINE.

On pourroit le faire anticiper ſur la ſucceſſion.

DUBOIS.

Bien vu, & puis l'empêtrer de la belle Eulalie.

ANTOINE.

Qui ne nous eſt bonne à rien.

DUBOIS.

Cette petite ſotte finiroit par nous perdre.

ANTOINE.

Ça s'eſt fait des principes romaneſques.

DUBOIS.

Ce n'eſt pas ce qu'il nous faut.

ANTOINE.

Après tout, ce jeune homme nous aura obligation ; nous lui donnons une femme bien élevée.

CHAMPAGNE, *bas.*

Et dans une bonne école.

ANTOINE.

Et qui peut-être eſt de qualité.

CHAMPAGNE, *bas.*

Que ſait-on !

DUBOIS.

Il eſt aiſé de voir qu'elle n'eſt pas ta fille ; ça n'a ni nerf, ni imagination.

ANTOINE.

Elle le ſuivra à Lyon. Son air natal lui ſera favorable.

DUBOIS.

Je crains toujours que cette chienne d'Honeſta ne lui apprenne que tu l'as enlevée à Lyon à l'âge de quatre ans.

ANTOINE.

Je me déferai de cette femme.

DUBOIS.

Tu feras bien. Je ſuis d'avis, pour la ſureté de nos projets ; que dès demain nous conduiſions notre jeune homme à la nouvelle maiſon de campagne que tu viens de louer.

ANTOINE.

J'y avois ſongé. Prends garde qu'il ne ſorte ſeul aujourd'hui.

DUBOIS.

Je le guetterai à la loge du Portier.

ANTOINE.

J'ai dit à Henri de s'emparer du valet & de l'enivrer.

CHAMPAGNE, *bas.*

Il a trouvé l'endroit ſenſible.

DUBOIS.

Il porte une phyſionomie de fripon.

CHAMPAGNE, *bas.*

Il s'y connoît, ce gaillard-là.

ANTOINE.

Tant mieux ; nous le mettrons dans nos intérêts.

DUBOIS.

Je le crois attaché à ſon maître.

ANTOINE.

Qu'importe ; crois, mon ami, qu'il n'eſt preſque pas de domeſtique qui ne ſoit charmé de s'enrichir des dépouilles de ſon maître.

DUBOIS.

Après tout, s'il étoit récalcitrant, on en viendroit avec lui aux grands moyens.

ANTOINE.

Oh ! oui : la riviere coule pour tout le monde. (*Ils ſortent.*)

## SCENE XIV.

CHAMPAGNE, *ſeul*

LA riviere coule pour tout le monde !.... Nous nous ſommes joliment adreſſés pour faire fortune. Décampons ; ces fripons-là

s'empareroient du peu qui nous reſte.... Décamper ? Non, je conçois un projet plus digne de moi. Je veux rendre ces fourbes dupes de leurs propres ruſes, m'enrichir de leurs dépouilles, & les faire tomber dans le piege qu'ils tendent ſous nos pas. Courage, Champagne, courage, mon ami ! L'entrepriſe eſt difficile : n'importe ; la gloire qui peut t'en revenir doit enflammer ton imagination. Ayes les yeux par-tout ; pares les coups que l'on veut te porter, portes-en qu'on ne puiſſe prévoir, & forces les fripons à t'admirer eux-mêmes. *Fin du premier Acte.*

# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

CHAMPAGNE, *ſeul.*

Mon maître vient de me quitter avant que j'aie eu le temps de le mettre au fait. Je ne puis le rejoindre pour lui parler en particulier. Je crois, tout vu & tout conſidéré, que je ferois mal de l'inſtruire ; il a un fond de bonne foi incompatible avec l'eſprit d'intrigue qui m'eſt néceſſaire. Son air de reſpect pour Antoine eſt naturel, tant qu'il le croira réellement un Comte. S'il ſavoit qui il eſt, il auroit un ton compoſé, des prévenances jouées & non ſenties. Son audace l'abandonneroit & tout ſeroit perdu. Achevons de nous emparer de la confiance de tous ces drôles ; établiſſons-nous dans leur eſprit, écartons les ſoupçons, & qu'ils faſſent la moitié du chemin pour ſe précipiter dans l'abîme où je prétends les entraîner. L'Olive, que ſon maître a envoyé fort à propos à Paris, va venir me ſeconder. Le rôle de pere que je veux qu'il faſſe lui convient à ravir. Il devroit être ici cependant ; pourvu que le faquin n'aille pas boire au cabaret l'argent que je lui ai confié pour louer un habit convenable à ſon perſonnage. Oh ! non, c'eſt un garçon honnête, retiré du commerce ; important, honoré de la confiance de ſon maître, ce n'eſt que par amitié & pour paſſer un inſtant qu'il ſe prête à mon eſpiégletie. Ce diable de Henri ſeul m'inquiéte ; il me regardoit en dînant. Achevons de le dérouter, & notre affaire eſt ſûre.

## SCENE II.

CHAMPAGNE, HENRI.

HENRI, *à part.*

Il lui reſſemble comme deux gouttes d'eau ; c'eſt peut-être lui. Il ne ſeroit pas le premier maître qui auroit endoſſé la caſaque après avoir tout mangé.

CHAMPAGNE, *ſur le devant de la ſcene.*

Faiſons ſemblant de rêver.

HENRI, *à part.*

Si c'eſt lui & qu'il me reconnoiſſe, il faudra reſtituer. Oh ! non ; plutôt mourir.

CHAMPAGNE, *à part.*

Il me conſidere diablement.

HENRI, *un peu avancé.*

Il n'a pas l'air de ſe rappeler ma figure ; mais ſachons ſi c'eſt lui. (*Frappant ſur l'épaule de Champagne.*) Camarade, pourquoi vous échapper comme cela avant le maraſquin & le café ?

CHAMPAGNE, *d'un air niais.*

Ma foi, Monſieur, c'eſt que je ne ſavois pas que ce fût l'uſage d'en donner aux domeſtiques.

HENRI.

Vous êtes ici en bonne maiſon.

CHAMPAGNE.

Je le vois bien.

HENRI.

Vous avez bu avec une modération....

CHAMPAGNE.

Je n'aime pas le vin.

HENRI, *les premiers mots à part.*

Ce n'eſt donc pas lui. — J'ai idée de vous avoir vu quelque part.

CHAMPAGNE.

Monſieur, je n'y ai jamais été.

HENRI.

Bonne réponſe. — Vous ne vous ſouvenez pas de m'y avoir jamais vu ?

CHAMPAGNE.

Vous, Monſieur ? C'eſt je crois ſa premiere fois de ma vie que j'ai cet honneur.

HENRI, *à part.*

Le même ſon de voix ; c'eſt lui, il y a quelque choſe d'extraordinaire.

CHAMPAGNE, *à part.*

Il me reconnoît ; tenons ferme.

HENRI.

Écoutez. On croit ſouvent avoir des raiſons pour ſe déguiſer.

CHAMPAGNE.

Qu'eſt-ce que vous voulez dire ?

HENRI.

Ne craignez rien. Ouvrez-vous à moi en toute confiance.

CHAMPAGNE.

Monſieur, je ſuis un honnête garçon, je puis aller par-tout tête levée.

HENRI, *à part.*

Il fait le niais, il ſe déguiſe.

CHAMPAGNE, *à part.*

Je le déſoriente.

HENRI, *les premiers mots à part.*

A la derniere épreuve. — Pardon, ſi je vous parle ainſi. C'eſt qu'autrefois j'eus un ami pour qui j'avois des ſoins, des attentions.... comme on en auroit pour un maître.

CHAMPAGNE.

Il n'y a pas de mal à cela.

HENRI.

Un soir qu'il dormoit profondément, j'eus une affaire d'honneur avec un insolent, & je le jettai mort sur le carreau.

CHAMPAGNE.

Ce fut malheureux pour lui.

HENRI.

Et pour moi aussi : obligé de partir subitement, je n'eus pas le temps de dire adieu à mon ami, & dans le trouble où j'étois, j'emportai sans, y songer, sa valise avec la mienne.

CHAMPAGNE, *de son ton de voix naturel.*

Ah ! ah !

HENRI, *à part.*

Il me reconnoît.

CHAMPAGNE, *refaisant le niais.*

C'est bien malheureux d'être distrait comme cela.

HENRI.

Je n'ai pas revu cet ami depuis ce moment fatal, & je brûle de lui faire une restitution entiere.

CHAMPAGNE, *les premiers mots à part.*

Le piege est adroit. — Vrai, vous voulez restituer ?

HENRI.

C'est mon dessein.

CHAMPAGNE.

C'est bien honnête de votre part. (*A part.*) Le coquin n'y songe pas.

HENRI, *à part.*

Je le tiens. — Oui, je vais tout vous rendre.

CHAMPAGNE, *faisant l'étonné.*

A moi ?

HENRI.

Oui, à vous-même.

CHAMPAGNE.

Vous plaisantez ?

HENRI.

Allons, convenez que c'étoit vous.

CHAMPAGNE.

Monsieur, cela n'est pas bien de se moquer ainsi du monde.

HENRI, *les premiers mots à part.*

Il le fait exprès. — Je parle sérieusement.

CHAMPAGNE.

Eh bien ! puisque vous le voulez, c'est moi qui étoit votre ami. Rendez-moi la valise.

HENRI, *les premiers mots à part.*

Je ne rends rien. — Hé bien ! qu'y avoit-il dans la valise ?

CHAMPAGNE.

Oh ! vous le savez bien.

HENRI.

Encore ?

CHAMPAGNE.

Monsieur, il y avoit tout plein de choses.

HENRI.

Oui-dà. (*à part.*) Il a de mauvais desseins, c'est clair. (*haut.*) On désigne au moins.

CHAMPAGNE.

Ne croyez-vous pas que je vais me souvenir de tout cela ?

HENRI.

Mais comment me nommé-je ?

CHAMPAGNE.

Tiens, ne veut-il pas que je lui apprenne son nom !

HENRI, *les premiers mots à part.*

Faisons semblant de prendre le change. — Tu es un fripon.

CHAMPAGNE.

Un fripon ! moi, votre ami !

HENRI.

Je t'ai fait une histoire en l'air pour t'éprouver, & je vois que ta physionomie n'est pas menteuse en annonçant que tu ne vaux rien.

CHAMPAGNE.

Et moi, je vois que j'ai deviné juste en vous prenant pour un fou.

HENRI.

Tu t'y connois.

CHAMPAGNE.

Autant que vous.

HENRI, *à part.*

Il joue au fin.

CHAMPAGNE, *à part.*

Il est dedans.

HENRI, *à part.*

Il en sera la dupe. — Au revoir, Belître.

CHAMPAGNE.

Bien obligé, Monsieur.

## SCENE III.

CHAMPAGNE, *seul.*

J'AI failli succomber à la tentation & me découvrir. Va, fripon, tu me payeras l'escamotage de la valise avec les intérêts. J'ai déjà touché un petit à compte, & tu apprendras à me connoître. Mais qui entre ? Eh ! me trompé-je ? Non, ma foi ; c'est l'Olive.

## SCENE IV.

L'OLIVE, CHAMPAGNE.

L'OLIVE, *en habit de pere.*

COMMENT diable ! personne à l'antichambre. Eh ! l'ami.

CHAMPAGNE.

Comme tu fais ton embarras.

L'OLIVE.

Comment me trouves-tu ?

CHAMPAGNE.

Délicieux ! Tu as, d'honneur, une tête paternelle... provinciale cependant ; mais c'eſt ce qu'il nous faut.

L'OLIVE.

Veux-tu des airs de Cour ? tu n'as qu'à dire.

CHAMPAGNE.

Tu es bien comme cela. Comment es-tu entré ?

L'OLIVE.

Tout bonnement par la porte.

CHAMPAGNE.

Ne plaiſante pas.

L'OLIVE.

J'ai ſuivi tes ordres de point en point. J'ai reconnu l'hôtel tout de ſuite. Je ſuis entré. Que me demandez-vous, me dit le Portier ? Je réponds en lui faiſant un clin-d'œil, le Comte de Sonnancour. Entrez, entrez au rez-de-chauſſée. Au lieu de m'arrêter-là, je monte au premier, comme tu me l'avois recommandé ; je t'y trouve, comme tu me l'avois promis ; & nous allons agir, ſans doute, comme nous en ſommes convenus,

CHAMPAGNE.

Ils ſont là-bas à dîner ; ils en ſont au deſſert. M. Antoine fait bien les choſes.

L'OLIVE.

Je ſuis fâché de n'avoir pas été de la fête ; j'y aurois fait honneur.

CHAMPAGNE.

Gourmand !

L'OLIVE.

Sais-tu que je n'ai rien pris depuis ce matin. Eſt-ce que tu n'aimes pas un bon dîner auſſi ?

CHAMPAGNE.

Non, Monſieur, lorſque j'ai des grands projets en tête.

L'OLIVE.

L'un n'empêche pas l'autre. Eh ! qu'as-tu déjà fait ?

CHAMPAGNE.

Ce que j'ai fait ? J'ai arraché quatre cents louis à nos fripons, & cela ſans me donner la moindre peine.

L'OLIVE.

Ah, mon enfant ! je me ſens pour toi un reſpect, une vénération ; &, ſans la dignité de mon coſtume, je tomberois à tes genoux. Comment as-tu fait ?

CHAMPAGNE.

Avant dîner on s'eſt mis à faire un paſſe-dix ; mon maître étoit banquier. Il étoit convenu, comme je te l'ai dit, qu'on commenceroit par le laiſſer gagner. On ouvre le trictrac ; moi, placé ſur le ſeuil d'une porte entr'ouverte, j'examine mes gens. Je vois gliſſer dans le cornet de beaux dez à la paſſe ; à chaque coup, 15, 18, 12 : mon maître raffle à chaque fois des rouleaux que l'on perd avec une aiſance, dont il eſt la dupe. Quand on le voit échauffé par le gain, on veut faire tourner la chance. Je vois le changement de dez ; j'accours avec empreſſement, un papier à la main.

main. Monſieur, Monſieur, lui dis-je, votre Banquier vous prie de ſigner ſur le champ cet acquit, pour que je touche les quarante mille livres que vous attendez. Il veut continuer la partie. Certains de le raccrocher le ſoir, mes coquins ſont les premiers à l'engager à terminer cette affaire. Il me ſuit à ſa chambre, me remet ſon gain ; je ſors, je le convertis en argent blanc, & reviens, un quart-d'heure après, à l'hôtel, ſuivi de quatre hommes qui gémiſſoient ſous le poids de quatre énormes ſacs extérieurement remplis d'écus ; mais dont le centre n'étoit plein que de vieilles férailles.

L'OLIVE.

Allons, c'en eſt fait, je te reconnois pour mon maître ; mais cet argent eſt-il en ſûreté ?

CHAMPAGNE.

Je viens de verſer nos eſpeces dans une grande caſſette bien ferrée & bien ſolide.

L'OLIVE.

Que tu as trouvée dans la maiſon ?

CHAMPAGNE.

Oui.

L'OLIVE.

Tu as fait un beau coup. Ils en auront une double clef, & les voilà maître de ton tréſor.

CHAMPAGNE.

Mr. l'Olive, penſez-vous que je vous aye attendu pour faire une pareille réflexion. Croyez-vous avoir à faire à un novice ?

L'OLIVE.

Non, mais c'eſt qu'on oublie quelquefois.

CHAMPAGNE.

Je n'oublie rien, & je ſonge à tout. J'ai d'abord déviſſé la ſerrure de notre appartement, pour en mettre une nouvelle à l'épreuve des crochets. J'ai cadenacé & recadenacé ma chere caſſette, & je n'attends que la nuit pour la faire changer de gîte.

L'OLIVE.

Tu devrois t'en tenir-là.

CHAMPAGNE.

Oh ! que non. On a parlé d'un écrin de ſoixante mille livres.... Il faut donner à ces Meſſieurs une leçon dont ils puiſſent ſe ſouvenir.

L'OLIVE.

Si tu veux que je t'aide, dépêche-toi. J'ai un maître qui me paye trop bien de mes ſervices, pour que je ne cherche pas à me rendre digne de ſa confiance par mon exactitude. J'ai des emplettes à faire, une commiſſion délicate à remplir, & je n'ai que deux jours à reſter à Paris.

CHAMPAGNE.

Quelle commiſſion ? Service pour ſervice je te ſeconderai.

L'OLIVE.

Monſieur Dormond, mon maître, eut jadis une fille qui lui fut ravie à l'âge de quatre ans.... Mais cela eſt étranger à notre affaire, & ce n'eſt pas le lieu d'en jaſer.

CHAMPAGNE.

Non, dis toujours : cet enfant m'intéreſſe.

L'OLIVE.

Un malheureux qui vient de finir ſa carriere à Lyon, là.... tu m'entends.

CHAMPAGNE.

Oui, publiquement.

L'OLIVE.

C'eſt cela.

CHAMPAGNE.

Eh bien ?

L'OLIVE.

Ce malheureux, avant de prendre congé du monde, a fait appeler mon maître, & lui a déclaré que ſa fille étoit entre les mains d'un nommé Antoine. On m'a fait partir tout de ſuite.

CHAMPAGNE, *très-vîte.*

Antoine! ah! mon ami, c'eſt cela. Quel enchaînement de circonſtances! Le Comte de Sonnancour & Antoine ne ſont qu'un ſeul & même perſonnage.

L'OLIVE.

Je cours aux Magiſtrats.

CHAMPAGNE.

Garde-t-en bien. Ne laiſſons pas à la Juſtice le plaiſir de les dépouiller. Réſervons-nous-le, mon ami; ſavourons en la douceur ſans crainte & ſans ſcrupule.

L'OLIVE.

Et la jeune perſonne ?

CHAMPAGNE.

Eſt-ici, belle comme le jour.

L'OLIVE, *au comble de la joie, embraſſant Champagne.*

Oh! mon ami!

CHAMPAGNE.

Ah! quel dommage !.... que le pere ne ſoit pas du voyage. La belle reconnoiſſance à filer. Quel tableau pathétique & touchant; mais quel bonheur pour nous! Nous pourrons agir en toute ſureté. Nous avons barre ſur tous les fripons; car enfin nous ſommes d'honnêtes gens, nous qui rétabliſſons l'ordre, qui corrigeons des eſcrocs, & qui faiſons tout-à-la-fois le bien public & le bien particulier.

L'OLIVE.

Il me ſemble que j'entends du bruit.

CHAMPAGNE.

Ce ſont nos gens qui ſortent de table. Commence ton rôle; tu le ſais ?

L'OLIVE.

Sans répétition.

CHAMPAGNE.

Grande colere contre moi.

L'OLIVE.

Voilà tout juſte un bâton.

CHAMPAGNE.

Fais ſemblant de m'en frapper.

## SCENE V.

ANTOINE, L'OLIVE, CHAMPAGNE.

L'OLIVE, *battant Champagne.*

COMMENT, misérable, pendart, gredin, scélérat!

CHAMPAGNE, *à l'Olive.*

Mais prends donc garde; je te dis de faire semblant.

ANTOINE.

Arrêtez, arrêtez.

L'OLIVE, *donnant encore un coup de bâton à Champagne.*

Laissez-moi assommer ce faquin.

CHAMPAGNE, *le premier mot à part.*

Oh, le traître! — Monsieur, c'est indigne de traiter aussi barbarement un serviteur tel que moi.

L'OLIVE.

Ne me retenez pas, Monsieur.

ANTOINE.

Monsieur, songez que vous êtes chez moi.

CHAMPAGNE.

Oui, chez Monsieur le Comte de Sonnancour.

L'OLIVE.

Oh, Monsieur le Comte! pardon, je me modérerai; mais, que je ne voie plus ce pendart. (*Il donne encore un coup de bâton à Champagne.*)

CHAMPAGNE.

Encore un coup de bâton! Jolie maniere de se modérer.

L'OLIVE.

Voilà qui est fini. Je me possede.

ANTOINE.

De quel crime s'est-il donc rendu coupable?

L'OLIVE, *à Champagne.*

De quel crime?.... (*A Antoine.*) Ah! si vous saviez!.... Qu'il le dise lui-même. Parle, maraud! Dis-le. (*Bas.*) Je n'en sais rien.... (*A Champagne.*) Allons, allons, parle, coquin!

CHAMPAGNE.

Vous ne m'avez pas donné le temps de m'expliquer. Je passois mon chemin tranquillement dans la rue, Monsieur m'aperçoit, commence la conversation par une paire de soufflets; comme il ne m'étoit pas permis de répondre sur le même ton, je me sauve ici; Monsieur m'y poursuit, trouve un bâton sous sa main, m'en assomme sans m'écouter; & si vous n'eussiez paru, Monsieur le Comte, j'aurois fini par être la victime des emportemens de Mr. le Marquis.

L'OLIVE, *le frappant.*

Je suis un emporté!

CHAMPAGNE.

Secourez-moi, Monsieur. (*A part.*) C'est que le drôle y va bon jeu, bon argent.

ANTOINE.

Il faut, Monsieur que ce garçon vous ait fait quelque tour bien sanglant.

L'OLIVE.

Pendable, Monsieur, pendable.

ANTOINE.

Il a l'air d'un fripon.

L'OLIVE.

Ce n'est rien que l'air; si vous le connoissiez comme moi.

CHAMPAGNE, *d'un ton pleureur.*

Il ne vous en coûte rien de ternir la réputation d'un galant homme.... Monsieur le Comte croiroit que je suis un voleur, comme tant d'autres.

L'OLIVE.

Pour voleur, non; mais c'est un libertin.... Je suis pere, Monsieur le Comte, je suis pere.

ANTOINE.

Je le suis aussi, Monsieur le Marquis, j'entre dans vos douleurs.

L'OLIVE.

J'ai un fils que j'idolâtre, quoique je le brusque quelquefois; je ne lui refuse rien. Il y a huit jours que je lui ai remis deux cents mille livres du bien de sa mere. A peine a-t-il eu cette somme, dont il devoit, disoit-il, faire un bon emploi, que ce maraud l'a engagé à partir sans me dire adieu, pour venir manger ici son argent dans la débauche & le libertinage.

CHAMPAGNE.

Voilà ce que c'est que la prévention. Si au lieu de me maltraiter vous eussiez voulu m'écouter, je vous aurois dit que Monsieur votre fils ne hante que des personnes de la premiere volée, & qu'il est actuellement chez Mr. le Comte de Sonnancour.

L'OLIVE.

Qu'entends-je, mon fils feroit chez vous!

ANTOINE.

Quoi, vous seriez le pere du jeune Marquis de Courbieres!

L'OLIVE.

Hélas! oui, Monsieur, je le suis. Il me fera mourir de chagrin; il ne m'aime pas comme je l'aime. Il ne veut pas me donner la satisfaction de me voir renaître dans de petits enfans. Que lui demandé-je? Suis-je un tyran? Qu'il choisisse une personne de son rang, & je souscris à toutes les conditions que l'on m'imposera.

CHAMPAGNE.

Eh bien, Monsieur, ce parti est tout trouvé, & c'est à moi que vous en avez l'obligation.

L'OLIVE.

A toi?

CHAMPAGNE.

Oui, Monsieur, à moi-même. Votre fils est actuellement chez Monsieur le Comte de Sonnancour.

L'OLIVE.

Chez vous?

ANTOINE.

Oui, Monsieur, & j'ai conçu pour lui l'estime la plus tendre.

CHAMPAGNE.

Monsieur l'aime comme son fils; il s'est senti porté d'inclination pour lui dès le premier moment. Il veut lui donner en mariage sa fille, qui est aussi sage que belle. La maison de Sonnancour ne le cede en rien à la vôtre, ni pour la noblesse, ni pour la fortune, ni pour la loyauté. C'est moi qui par hasard ai arrangé tout cela en faisant faire à Lyon, à Monsieur votre fils, la connoissance de Monsieur le Chevalier des Roseaux, le neveu de Mr. le Comte. Voilà mes crimes; punissez-moi si vous vous en sentez le courage; accablez un serviteur fidelle, & ajoutez les mauvais traitemens à l'ingratitude dont vous avez jusqu'ici payé tous mes services.

L'OLIVE.

Allons, mon pauvre Champagne, je reconnois mes torts.

CHAMPAGNE.

Oui; mais les coups de bâton me restent en attendant.

ANTOINE.

Mon ami, dans votre état on ne doit pas prendre garde à ces miseres; nous tâcherons de vous faire oublier ce petit désagrément.

CHAMPAGNE.

Je ne suis pas rancuneux. Je pardonne quand on se répent; & pourvu que le profit me dédommage, je ne serai pas le dernier à rire de l'aventure. Mais, Mr. le Marquis, je cours avertir Mr. votre fils; s'il vous voyoit sans être prévenu, je craindrois que son émotion, sa sensibilité ne portassent une atteinte dangereuse à sa santé. Le voici, Monsieur; modérez-vous, je vous en prie.

## SCENE VI.

ANTOINE, L'OLIVE, CHAMPAGNE, DORIVAL.

L'OLIVE.

AH! vous voilà donc, libertin.

DORIVAL, *à part.*

Que veut dire cela? C'est l'Olive.

CHAMPAGNE.

Tombez aux genoux de Monsieur votre pere.

DORIVAL, *étonné.*

Mon pere!

CHAMPAGNE, *à l'Olive.*

Parlez-lui avec douceur; vous connoissez sa timidité.

L'OLIVE.

Est-ce là la conduite que vous deviez tenir?

CHAMPAGNE, *à l'Olive.*

Le pauvre garçon! Il est tout interdit. (*A Dorival.*) Rassurez-vous, mon cher maître. (*A l'Olive.*) Laissez agir la nature, que les entrailles paternelles s'émeuvent. (*A Dorival.*) Il s'attendrit, il vous tend les bras. (*Poussant Dorival dans les bras de l'Olive.*) Allons, Monsieur, allons; précipitez-vous sur son sein.

ANTOINE, *s'éloignant.*

Quelle heureuſe rencontre !

DORIVAL, *bas à l'Olive.*

Mais, maraud, explique-toi.

L'OLIVE.

Taiſez-vous. (*Le ſerrant dans ſes bras.*) Mon cher enfant !

CHAMPAGNE.

Comme c'eſt touchant ! Comme c'eſt pathétique une reconnoiſſance ; il faudroit être de bronze pour retenir ſes larmes en voyant une Scene auſſi intéreſſante.

L'OLIVE, *eſſuyant ſes yeux & ſe tournant vers Antoine.*

Que nous ſommes foibles, mon cher Comte ; ils font de nous tout ce qu'ils veulent.

ANTOINE.

On ne réſiſte point à ces choſes-là ; qui le ſait mieux que moi ?

## SCENE VII.

ANTOINE, EULALIE, L'OLIVE, DORIVAL, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

VOILA votre bru, celle dont je vous ai parlé.

L'OLIVE, *naturellement.*

Que vois-je ? C'eſt Mademoiſelle !.... Quelle reſſemblance !

CHAMPAGNE.

Oui, c'eſt elle, Monſieur.

L'OLIVE, *de même.*

J'ai peine à retenir mes larmes.

CHAMPAGNE.

Il eſt la ſenſibilité même.

L'OLIVE, *de même.*

Mais, c'eſt qu'on diroit que c'eſt elle.

CHAMPAGNE, *les premiers mots à part.*

Il s'oublie.... Monſieur, avouez qu'elle eſt intéreſſante.

L'OLIVE.

Mais, Champagne, c'eſt tout ſon portrait. Ah ! que j'aurai de plaiſir à vous conduire à Lyon.

CHAMPAGNE, *lui coupant la parole.*

Oui, quand elle ſera l'épouſe de ce fils ſi cher, comme votre fille va l'aimer : on les diroit jumelles.

L'OLIVE, *reprenant le ton de pere.*

C'eſt ce qui m'a frappé, ma chere petite.

EULALIE.

Monſieur....

L'OLIVE, *naturellement.*

Je ne croyois pas réuſſir ſi-tôt à trouver une perſonne....

CHAMPAGNE, *l'interrompant.*

Comme Mademoiſelle. (*A part.*) Oh, le bavard !

L'OLIVE.

Mon cher Comte, je ne veux pas abſolument différer leur

bonheur. Vous la deſtiniez à mon fils, & je vois que le Ciel veut qu'ils ſoient l'un à l'autre.

ANTOINE.

C'eſt tout mon deſir.

L'OLIVE.

Nous ſommes d'honnêtes gens.

CHAMPAGNE.

Autant l'un que l'autre.

ANTOINE.

Je ne doute point de votre probité.

CHAMPAGNE.

Ni Monſieur de la vôtre, certainement.

L'OLIVE.

Nous avons le cœur ſur la main; je ne vous dirai pas ſottement, que donnez-vous à votre fille? Je vous payerois pour l'avoir. Je ſuis riche: avez-vous beſoin de fonds; tout ce que je poſſede eſt à votre ſervice.

CHAMPAGNE.

C'eſt un homme rare, donner comme cela ne lui coûte rien.

L'OLIVE.

La réuſſite de cette affaire me rajeunit de trente ans; je veux terminer tout de ſuite. Champagne, fais venir un Bijoutier, que je commence par les préſens de noces.

CHAMPAGNE.

J'y vole.... Monſieur le Comte, où trouverai-je un Bijoutier?

ANTOINE.

Mes gens pourront vous enſeigner le mien.

CHAMPAGNE, *à part.*

Nous les tenons.

ANTOINE.

Le haſard m'a ſervi au-delà de mes ſouhaits, en vous conduiſant chez moi; & j'eſpere que je vous prouverai bientôt à quel homme vous avez affaire.

DORIVAL, *bas à Champagne.*

C'eſt trop l'abuſer.

CHAMPAGNE, *bas à Dorival.*

Taiſez-vous.

L'OLIVE.

La pauvre petite, elle ne dit rien.

EULALIE.

Monſieur, ſi j'oſois....

ANTOINE, *l'interrompant.*

Elle eſt ſi timide.

L'OLIVE.

Ce n'eſt pas moi qui doit l'intimider. Hâtons-nous de tout diſpoſer pour le bonheur de ces chers enfans. Dreſſons les articles; mais le verre à la main; cela excite à la franchiſe. La colere m'avoit donné une ſoif.... La joie a achevé de me ſécher le goſier, & j'ai beſoin de me remettre.

CHAMPAGNE, *à part.*

Le coquin ne s'oublie pas. (*Haut.*) Vous êtes bien tombé ici ; Monsieur le Comte a une cave supérieurement meublée.

L'OLIVE.

Pardon, si j'en agis si librement. Je suis un franc Provincial, un vivant de la vieille roche. Mes manieres vous blessent peut-être, vous, grand Seigneur, vous, Parisien ?

ANTOINE.

Vous êtes de ces hommes comme je les aime.

L'OLIVE, *tendant la main à Antoine.*

Nous sommes tous les deux de la même trempe, & c'est à l'user que vous me connoîtrez. Allons, allons à la salle à manger, c'est-là que je ferai dans mon centre. Venez, la belle enfant, c'est à votre santé que je veux boire la premiere rasade.

EULALIE, *embarrassée.*

Monsieur....

ANTOINE.

Allons, Mademoiselle. (*Ils s'en vont.*)

DORIVAL, *à part.*

Pourquoi l'emmene-t-il ?

L'OLIVE, *se retournant.*

Suivez-nous, mon fils, j'approuve votre amour, & je vous permets de le laisser paroître dans toute sa vivacité.

## SCENE VIII.

CHAMPAGNE, *seul.*

COMPTONS un peu avec moi-même ; que me reste-t-il à entreprendre ? Maître Antoine est complettement notre dupe, à quoi cela peut-il aboutir ? Laisserai-je faire ici le mariage des jeunes gens ? Non ; ils s'aiment, je le vois, tant mieux. Monsieur Dormont est l'ami de mon maître, il sera bien aise de l'unir à sa fille ; il est plus décent qu'il la tienne des mains de son vrai pere. Ce mariage le rangera. Il est né pour être honnête ; il me convertit. Je veux faire une fin à mon tour ; je suis las de l'intrigue. Partons avec nos quatre cents louis.... Mais, ces quatre cents louis sont à mon maître ; ils lui appartiennent en toute légitimité. Qu'aurai-je gagné à tout cela ? Rien : oh ! c'est trop peu, en vérité. Et je souffrirois que ce maraud de Henri jouît en paix de mes dépouilles ! Mon cœur s'indigne à cette pensée. Non, non, friponneau, mon ami, je ne partirai qu'après avoir pris ma revanche. Tu me parlois, scélérat, d'une restitution que tu ne voulois pas me faire, & je veux t'en arracher une à laquelle tu ne pensés pas, te mettre au point où tu m'as laissé, & t'apprendre, à tes dépens, que tôt ou tard les trompeurs sont trompés.

*Fin du second Acte.*

# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

EULALIE, HONESTA.

EULALIE, *parlant avec chaleur.*

Non, non, tout ce que vous pourriez me dire eſt inutile; je veux partir abſolument.

HONESTA.

Mais : ſans reſſources....

EULALIE.

On ne craint pas la miſere, lorſque l'on a du courage. Si je reſtois, je me rendrois peut-être coupable. J'abuſerois ce jeune homme & ſon pere.

HONESTA.

Avouez que le fils vous intéreſſe ?

EULALIE.

Je ne vous le cacherai pas ; mais, quand l'impreſſion qu'il peut avoir faite ſur moi ſeroit plus forte, elle ne m'engageroit pas à me rendre complice de l'infame trahiſon qu'on lui prépare.

HONESTA.

Antoine a demandé un Notaire pour dreſſer les articles, & c'eſt La Brie qui ſe charge de ce perſonnage.

EULALIE.

Quelle infamie ! On m'a éloignée ; mais j'ai tout vu. Avez-vous trouvé le moment de dire au Marquis qu'il ſe rende un inſtant dans ce ſalon ?

HONESTA.

Il ſollicitoit la même grace ; il a, dit-il, quelque choſe de fort important à vous apprendre.

EULALIE.

Auroit-il des ſoupçons ? J'irai au-devant, & je lui prouverai, par ma franchiſe, que je n'eus jamais deſſein d'être de moitié dans les pieges que l'on tend à ſa bonne foi.

HONESTA.

Il va venir dans la minute.

EULALIE.

Je vais l'inſtruire & mériter ſa pitié & ſa protection. Chaque inſtant que je paſſe dans cette maiſon, depuis la connoiſſance de mon ſort, eſt un ſupplice affreux. Ah ! Dieux ! ſi la juſtice inſtruite de tant de viles manœuvres, venoit fondre en ces lieux ; ſongez au ſort qui nous attendroit peut-être l'une & l'autre. Liroit-on dans nos cœurs ? On nous puniroit d'avoir gardé un ſilence coupable.

HONESTA, *avec embarras.*

Vous m'ouvrez les yeux, vous me faites frémir.

EULALIE.

Partez ſur le champ. On ne s'apercevra pas de votre abſence.

Allez m'attendre chez votre amie : ſortez de la maiſon, tandis qu'ils ſont encore ſans ſoupçons ſur votre compte. Quant à moi, je ne puis encore m'échapper. Antoine m'a défendu de ſortir ſans lui ; il a donné au Portier des ordres en conſéquence ; mais, dès que la nuit ſera cloſe, j'engagerai le Marquis à trouver un prétexte pour me conduire où vous ſerez. Il ne me refuſera pas cette derniere grace. J'entends monter quelqu'un ; c'eſt lui, ſans doute. Laiſſez-nous.

HONESTA.

Je vais vous attendre. Je compterai, avec impatience, les heures qui vont s'écouler, juſqu'au moment qui va nous réunir pour toujours.

## SCENE II.

EULALIE, DORIVAL.

DORIVAL, *avec embarras.*

MADEMOISELLE.

EULALIE.

Monſieur.

DORIVAL, *à part.*

Je n'oſe lui parler.

EULALIE.

Comment lui dire ?

DORIVAL, *embarraſſé.*

Mademoiſelle, on veut nous unir.

EULALIE.

Hélas !

DORIVAL.

Mon bonheur vous afflige ?

EULALIE.

Votre bonheur, Monſieur !

DORIVAL.

Oui, il ſeroit de m'unir à jamais à vous.... Mais je craindrois qu'un jour les remords ne vinſſent à empoiſonner notre félicité commune.

EULALIE.

Je ne vous cache pas que, juſqu'à préſent, vous êtes le ſeul de tous ceux que l'on m'a offert pour époux, à qui je me ſois intéreſſée. Mais peut-on tromper la perſonne que l'on aime ?

DORIVAL, *les premiers mots à part.*

Sauroit-elle ? — Il eſt des cas où la diſſimulation peſe à un cœur honnête, & tout lui dit que l'on ne doit pas acheter le bonheur par une baſſeſſe.

EULALIE, *les premiers mots à part.*

Il eſt inſtruit. — Souvent on eſt coupable malgré ſoi. Victime des circonſtances, on ne fait pas toujours ce qu'on voudroit faire.

DORIVAL.

Il eſt trop vrai.... Une mauvaiſe honte empêche de revenir ſur

ſes pas. Ne vaudroit-il pas mieux avouer tout à l'obiet que l'on aime ! L'amour conduit à l'indulgence ; & un remords vivement ſenti, nous fait ſouvent trouver grace devant ceux que l'on a involontairement offenſés.

EULALIE.

C'eſt la faute de ceux qui nous ont pervertis.... Heureux quand la raiſon nous permet de revenir au ſein de la vertu !

DORIVAL.

Votre voix pénetre juſqu'à mon cœur.

EULALIE.

Vous êtes généreux, Monſieur.

DORIVAL.

Vous m'enhardiſſez.

EULALIE.

Je n'oſe plus lever les yeux ſur vous.

DORIVAL.

Il n'eſt plus temps de feindre.

EULALIE.

C'eſt trop long-temps réſiſter. Cet aveu va vous affliger, je le ſens.

DORIVAL.

Je tombe à vos genoux.

EULALIE.

Relevez-vous, Monſieur. Eſt-ce là votre place ?

DORIVAL.

Non, je ne me releverai pas que vous ne m'ayez promis de ne plus ſonger à une aventure auſſi déſagréable.

EULALIE.

Je ferai mes efforts pour l'oublier.

DORIVAL.

C'eſt Champagne qui a tout fait.

EULALIE.

Champagne ! Vous vous méprenez ; c'eſt Antoine qu'il ſe nomme.

DORIVAL.

Antoine ! Je ne l'ai jamais connu ſous ce nom.

EULALIE.

Il en change ſi ſouvent !.... Mais je ne ſouffrirai plus qu'il oſe ſe nommer mon pere.

DORIVAL.

Lui ! que ſignifie !

EULALIE.

Ce n'eſt que d'aujourd'hui que je ſais ce fatal ſecret.

DORIVAL.

Lui ſeul m'a conſeillé toutes les démarches que j'ai haſardées.

EULALIE.

Comment, il vous a conſeillé ?.... Vous me parlez du Comte de Sonnancour ?

DORIVAL.

Il faut qu'il ſoit inſtruit de tout.

EULALIE.

Ne revoyez jamais ce malheureux; c'eſt lui qui m'a ravie à mes parens.

DORIVAL.

Ravie à vos parens! Qui?

EULALIE.

Oui, cet Antoine, qui ſe fait appeler le Comte de Sonnancour, eſt mon tyran. C'eſt un miſérable, né dans la derniere claſſe du peuple, & dont l'unique reſſource eſt de faire des dupes. Il a tout fait pour me perdre; mais je ne paroîtrai pas plus long-temps complice de ſes indignes manœuvres. Monſieur, arrachez-moi d'une maiſon qui m'eſt devenue inſupportable depuis que j'ai le bonheur de ſavoir que je ne ſuis pas la fille d'Antoine. Je ne demande pas que vous m'aimiez; mais j'attends de votre généroſité, que vous ayez pour moi la compaſſion que l'on doit aux infortunés.

DORIVAL.

Je ſuis confondu.

EULALIE.

Ah! je ſavois bien que la connoiſſance de mon ſort alloit changer vos diſpoſitions. Vous êtes mon ſeul appui, ne m'abandonnez pas. Si vous êtes inflexible, je cours aux pieds de votre pere. Il porte un cœur ſenſible. Il a paru me voir avec quelqu'intérêt. Sa pitié ſera moins ſtérile que la vôtre; il ne fermera point ſon cœur aux larmes d'une triſte victime de la plus noire des trahiſons.

DORIVAL, *avec une chaleur qui augmente par degrés.*

Arrêtez, Mademoiſelle, apprenez que mes torts ſont mille fois plus grands que les vôtres; apprenez que je ne ſuis rien moins que ce que je parois à vos yeux. Jeune, ſans expérience, livré trop vîte à mes paſſions, j'ai ſuivi des amis perfides, j'ai écouté des conſeils dangereux, je cherchois à vous tromper vous-même. Peu accoutumé à la fauſſeté, ce rôle peſoit à mon cœur: un ſeul de vos regards a achevé de me rendre à la raiſon. Je venois vous tout avouer, implorer mon pardon, me punir en renonçant à vous pour jamais; jugez de ma ſurpriſe en apprenant votre ſecret. Vous attribuiez à l'indifférence ſur votre ſort ce qui n'étoit que l'effet de ma confuſion. Depuis votre aveu, vous m'êtes devenue mille fois plus chere; j'y ai vu toute la candeur de votre ame. L'eſpoir rentre dans la mienne. J'appartiens à des parens honnêtes; j'ai encore quelque fortune à eſpérer. Le Ciel m'a donné des talens, le travail y ajoutera. Mon aſſiduité, mes ſoins, ma conſtance, me mettront peut-être à portée de faire le bonheur de celle à qui j'aurai dû le repos & l'honneur, le premier & le plus précieux de tous les biens.

EULALIE.

De quel poids je me ſens ſoulagée!

DORIVAL.

Mon erreur fut celle d'un moment, me la pardonnez-vous?

EULALIE.

L'aveu que vous venez de me faire eſt votre excuſe. J'ai, moi-même, trop beſoin de l'indulgence des autres, pour ne pas pardonner une faute à laquelle je devrai la fin de mes malheurs. Mais

comment Monſieur votre pere, dont l'âge doit avoir mûri la raiſon, peut-il ſe prêter à un pareil ſtratagême.

DORIVAL.

Cet homme, que vous croyez mon pere, eſt le valet d'un Négociant qui m'aime beaucoup. Ce miſérable ne faiſoit ce perſonnage, à mon inſçu, que pour mieux abuſer ce prétendu Comte de Sonnancour.

EULALIE.

Quelle aventure!.... Voilà donc Mr. Antoine dupe, malgré toutes ſes fineſſes.

DORIVAL.

Il n'a pas le moindre ſoupçon de la ruſe.

EULALIE.

Il faut la faire ceſſer; j'ai deſiré cet entretien avec vous, pour vous déſabuſer; mais mon parti étoit pris d'avance de ſortir dès aujourd'hui d'une maiſon où je ne puis plus reſter ſans crime; & j'attendois de votre bienveillance que vous m'aideriez à tromper la vigilance inquiéte de mes cruels ſurveillans.

DORIVAL.

Vous êtes libre, dès ce moment même, de quitter des lieux qui vous déplaiſent; & je m'applaudis de pouvoir vous en fournir les moyens.

## SCENE III.

EULALIE, DORIVAL, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE, *vivement.*

AH! Monſieur, nous ſommes perdus; tout eſt découvert.

DORIVAL, *avec éclat.*

Peu m'importe. Je lui ai tout avoué. Elle m'a pardonné. Nous allons partir ſur le champ.

CHAMPAGNE.

Partir! & avec quoi!

DORIVAL.

N'ai-je pas de l'argent?

CHAMPAGNE, *conſterné.*

Vous en aviez tantôt; mais vous n'en avez plus.

DORIVAL.

Miſérable! qu'en as-tu fait!

CHAMPAGNE.

Je l'avois mis dans une caſſette la mieux fermante, la mieux ferrée.

DORIVAL.

Eh bien?

CHAMPAGNE.

Eh bien, Monſieur; inutile précaution! Ce coquin de Henri a pénétré dans notre appartement, par une fauſſe porte maſquée par une glace. Il ne m'a pas vu, lui; mais je l'ai vu, moi, comme je vous vois, notre valiſe ſur l'épaule; je l'ai bien reconnue: le cœur m'en ſaigne encore. Il ne s'eſt pas amuſé à briſer les cade-

nats ; il a coupé le nœud gordien, en la changeant de gîte. J'aurois bien crié ; mais j'ai craint qu'il ne fussent plusieurs, & qu'ils ne me fissent un méchant parti. Ils ont sans doute surpris notre secret. Cet animal de l'Olive aura jasé tout de travers. Il est lui-même dupe des fripons. Pour jouer son rôle avec un air de grandeur, il veut régaler sa future belle-fille d'une superbe paire de girandoles & d'autres bijoux. Un coquin déguisé en bijoutier, apporte pour soixante mille francs de diamans ; on les lui livre ; il donne en à compte un billet de dix mille liv. que lui avoit confié son maître : il me glisse l'écrin ; je cours pour l'échanger contre des especes. Eh bien ! Monsieur, les girandoles, les bagues, le collier, tout est faux. J'accours indigné, rempli de pressentimens funestes ; & en arrivant au logis, je suis témoin du rapt de la chere cassette, & ce dernier coup, qui nous laisse à sec, a été si dur, si poignant pour ma sensibilité, qu'il m'a ôté l'usage de la voix, & que dans le premier moment je n'ai plus su que penser, que faire, ni que dire.

EULALIE.

Voilà de leurs moindres tours.

DORIVAL, *très-haut.*

Je prétends éclater ; plus de ménagemens.

CHAMPAGNE.

De la prudence, au contraire, ces drôles sont madrés ; ils en savent assez long pour nous perdre : gagnons-les de vitesse. Je les ai entendus chuchoter, ils manigancent quelque nouvelle fourberie ; ils ignorent que je suis instruit : je me suis contenu, faites-en de même quelques instans encore. J'ai fait le mal, je veux le réparer.

DORIVAL.

Comment ?

CHAMPAGNE.

Mon projet feroit trop long à vous détailler, & les momens sont précieux. N'ayez pas l'air de vous douter de rien ; je sors & reviens dans la minute. En attendant, Mademoiselle, pour bannir vos inquiétudes sur ce qui peut arriver au noble Comte de Sonnancour, sachez que vous n'êtes pas sa fille.

DORIVAL.

Elle le sait.

CHAMPAGNE.

Elle le sait ! Mais elle ne sait pas peut-être qu'elle est la fille de Mr. Dormond, votre voisin & votre ami. Vous ne savez pas que c'est cette enfant qui lui fut enlevée toute jeune. Je sais tout cela, moi. Je vais tout mettre à profit. Attendez l'événement en silence. Ah ! fripons ! doubles fripons ! je vais vous apprendre ce que l'on gagne à se jouer à plus fin que soi.

## SCENE IV.

EULALIE, DORIVAL.

DORIVAL.

Que d'événemens inattendus ! Vous seriez la fille de mon meilleur ami, de mon protecteur, dont j'ai tant négligé les

conseils ; mais dont la tendre amitié survit à mes égaremens.

EULALIE.

Tout ce qui m'arrive est incompréhensible ; je crains d'être abusée. Je reverrois ceux à qui je dois le jour, & je pourrois m'applaudir de le leur devoir.

DORIVAL.

Non, non, on ne vous trompe pas : mes yeux auroient dû vous le dire. L'étonnement de l'Olive, en vous voyant, étoit naturel & n'étoit pas joué. Vos traits sont ceux de votre mere.

EULALIE.

Elle vit !

DORIVAL.

Comme elle vous aimera ! Vous me fûtes promise aux jours de votre enfance. Notre union devoit resserrer les nœuds de deux familles qui s'aimerent toujours. Je réparerai mes erreurs, & je mériterai peut-être un jour de porter le nom de votre époux.

EULALIE.

Est-ce l'instant de nous livrer à ces illusions flatteuses, lorsque les périls les plus grands vous environnent dans cette maison. Vous ne soupçonnez pas à quelles extrémités tous ces malheureux sont capables de se porter pour écarter un témoin dangereux.

DORIVAL.

Vous vous intéressez à mon sort, je brave leurs tentatives.

EULALIE.

Partez tout de suite.

DORIVAL.

Et je vous laisserois en leur pouvoir !

EULALIE.

Je les entends ; contraignez-vous, pour détourner leurs soupçons.

## SCENE V.

EULALIE, DORIVAL, L'OLIVE, ANTOINE, DUBOIS, HENRI.

L'OLIVE, *un peu gris.*

MA foi, mon cher Comte, on est bien traité chez vous. Ah ! voilà nos jeunes gens. Vous voyez votre papa en pointe de gaieté. Vous êtes au comble de la joie, & moi aussi. L'Amour occupe vos instans, & Bacchus occupe les miens. Dieu me damne, la belle enfant, le vin de votre cher pere est délicieux.

ANTOINE.

Je veux encore mieux vous traiter, selon vos mérites.

DORIVAL, *bas à l'Olive.*

Misérable, qu'as-tu fait ?

L'OLIVE.

Ah ça, Monsieur mon fils, je suis bon homme, je ne vous contrains pas sur vos inclinations ; laissez-moi suivre les miennes en liberté.

DUBOIS, *à part à Henri.*

Tout est-il prêt ?

HENRI, *à part à Dubois.*

Nous attendons, pour agir, le retour du valet, qui va rentrer, à ce qu'il a dit au portier.

EULALIE, *à part à Dorival.*

Ils ſont inſtruits, je le vois.

DUBOIS, *à Dorival.*

Qu'avez-vous, mon cher ami? Vous avez l'air ſérieux au moment du bonheur. Allons, un Gentilhomme comme vous, franc, honnête, loyal, doit bannir toute inquiétude.

DORIVAL.

Mr. le Chevalier, la belle Eulalie agrée mes ſervices; le reſte m'eſt indifférent.

DUBOIS.

Le papa veut conduire ſa belle-fille dans ſon Marquiſat?

L'OLIVE.

Je ne m'en dédis pas, c'eſt un endroit délicieux.

DUBOIS.

Et d'un grand rapport?

L'OLIVE.

Je ne ſais pas moi-même ce que cela vaut. Je laiſſe à mon intendant l'embarras du détail.

DUBOIS.

Allez, ce Marquiſat vous aura valu plus que vous ne penſez.

ANTOINE, *à part à Dubois.*

Ce valet tarde. S'il a des ſoupçons, & qu'il aille ébruiter la choſe.

(*Pendant cet à parté, Eulalie & Dorival ſe parlent bas.*)

DUBOIS.

Il ne ſait rien encore, & nous l'aurons mis en lieu de ſûreté avant que l'envie de babiller ait pu le prendre.

L'OLIVE.

Que marmottez-vous donc, vous autres.

ANTOINE.

Je m'occupe d'un petit divertiſſement que je veux vous donner.

## SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, CHAMPAGNE.

HENRI.

Ah voilà Monſieur Champagne.

ANTOINE, *à Dubois.*

Donne le ſignal. (*Dubois ſort par le fond, & revient.*)

CHAMPAGNE.

Serviteur à Monſieur Henri.

HENRI.

Tu ſais mon nom à préſent.

CHAMPAGNE.

Il m'eſt revenu. (*bas à Eulalie.*) Soyez ſans inquiétudes, cela va ſe dénouer. (*à Henri.*) Tu es un grand fripon; mais je ne ſuis pas gauche non plus.

HENRI.

HENRI.

Nous le savons. Rira bien qui rira le dernier.

CHAMPAGNE.

C'est ce que je pensois. — Voilà tout juste des gens qui vont débrouiller cette affaire.

## SCENE VII.

L'OLIVE (*), CHAMPAGNE, EULALIE, DORIVAL, GERMAIN, en Commissaire, ANTOINE, DUBOIS, HENRI, quatre Associés d'Antoine, en Soldats du Guet.

ANTOINE.

Monsieur le Commissaire, je vous ai fait mander pour me venger de trois fripons qui se sont introduits chez moi, pour m'escroquer & me tromper de la manière la plus indigne.

EULALIE, *à Antoine.*

Vous osez !....

ANTOINE, *la prenant & la mettant entre lui & Dubois.*

Allons, passez près de moi, Mademoiselle.

CHAMPAGNE.

Le détour n'est pas mal adroit. Maître Antoine, leve le masque; il n'est plus temps de te cacher, le bal est fini.

ANTOINE, *bas à Eulalie.*

Vous avez parlé, tremblez. M. le Commissaire faites votre devoir.

EULALIE, *à part.*

Ils sont perdus, si je dis un mot.

DORIVAL.

Scélérat ! tu oses nous accuser.

CHAMPAGNE.

Laissez-le dire. M. le Commissaire se connoît en fripons; il doit savoir pour qui il vient ici.

GERMAIN.

Sans doute je le sais, & vous allez voir que je ne me méprendrai pas.

CHAMPAGNE.

Coquins ! vous allez recevoir le salaire de vos friponneries.

GERMAIN.

Il est juste que les méchans soient punis. Je sais à quoi le devoir de ma place m'oblige, & pour le remplir dignement, commencez, Messieurs par arrêter ce drôle. (*Il montre Champagne.*)

CHAMPAGNE.

Comment, m'arrêter ? C'est une mauvaise plaisanterie que cela.

GERMAIN, *à ses Gardes.*

Faites votre devoir. (*Deux des Gardes saisissent Champagne.*) Emparez-vous aussi de son Maître. (*Les deux autres font un pas pour arrêter Dorival.*)

DORIVAL.

Le premier qui s'avance....

(*) L'Olive voyant entrer les Gardes, a passé à la droite de Champagne, en donnant des signes de frayeur.

GERMAIN.

Monſieur, Monſieur, la réſiſtance eſt inutile. La juſtice eſt pour tout le monde ; vous conterez vos raiſons, nous y aurons égard, ſi elles ſont valables ; en attendant, ayez la bonté de nous ſuivre.

CHAMPAGNE.

Meſſieurs, il y a du quiproquo !

GERMAIN, *en montrant l'Olive.*

N'oubliez pas non plus ce faquin traveſti en honnête-homme. (*Un des deux Gardes qui ont pris Champagne, met la main ſur le collet de l'Olive.*)

L'OLIVE, *voulant quitter l'habit.*

Si c'eſt au coſtume que vous en voulez, vous n'avez qu'à le prendre.

CHAMPAGNE.

Quand le diable y ſeroit, vous vous méprenez, & c'eſt pour Antoine & ſa clique que vous devez vous être tranſportés céans.

ANTOINE.

Ce drôle eſt fou avec ſon Antoine.

CHAMPAGNE, *à part.*

Ce n'eſt pas là mon Commiſſaire. — Il s'eſt donc laiſſé graiſſer la patte.

ANTOINE.

Délivrez-moi, Mr. le Commiſſaire, de ce trio de fripons. (*bas à Germain.*) Tu les enfermeras dans le petit caveau.

GERMAIN.

Marchez, marchez.

DORIVAL, *allant pour ſortir.*

Je ne crains rien, je vous ſuis.

CHAMPAGNE, *ſe faiſant traîner.*

C'eſt indigne, une juſtice comme cela.

## SCENE VIII.

L'OLIVE, CHAMPAGNE, DORIVAL, LE COMMISSAIRE, GERMAIN, ANTOINE, DUBOIS, HENRI, les Associés D'ANTOINE en Gardes, & la Garde du Commiſſaire entrant par le fond. (*Eulalie ſe retire au coin du Théâtre du côté du Roi. Champagne, Dorival & l'Olive ſont près de la porte, quand le Commiſſaire paroît à la tête de huit Gardes, bayonnette au bout du fuſil. Ils ſe rangent en demi-cercle derriere les Acteurs. Les faux Gardes lâchent l'Olive & Champagne, & tous quatre ſe réfugient au coin du Théâtre du côté de la Reine. Au moment où le Commiſſaire dit :* Arrêtez tous ces malheureux, *ils veulent gagner la porte, & ſont arrêtés tous quatre par les Gardes qui ſont de leur côté. Les quatre autres Gardes s'avancent ; l'un prend le faux Commiſſaire ; un ſecond, Dubois ; un troiſieme, Henri : le quatrieme ne ſaiſit Antoine qu'au moment de la ſortie ; mais il ſe tient à un pas de lui.*)

ANTOINE.

Que vois-je ! Nous ſommes perdus.

LE COMMISSAIRE.

Qu'aperçois-je ! Quel eſt ce Commiſſaire de nouvelle fabrique !

Maître Antoine, que veut dire cela? Arrêtez tous ces malheureux.

GERMAIN.

Monsieur, c'étoit une plaisanterie.

LE COMMISSAIRE.

Est-ce par plaisanterie que vous avez volé la valise de Monsieur, que vous avez vendu des diamans faux pour des diamans vrais, & que vous retenez chez vous une personne que vous avez enlevée à ses parens?

ANTOINE, *à part.*

D'où savent-ils?....

CHAMPAGNE.

C'est pour la ravoir que nous avions pris des noms supposés. Mais, de crainte de nous compromettre, nous venons de tout déclarer à la Justice.

LE COMMISSAIRE.

Maître Antoine, qu'avez-vous à répondre?

ANTOINE.

Qu'ils sont aussi fripons, mais plus adroits que nous.

LE COMMISSAIRE.

Ces Messieurs sont en regle. Il y a long-temps, maître Antoine, que l'œil vigilant de la Justice étoit ouvert sur vos démarches. (*On retire en arriere Dubois, Henri & Germain.*)

CHAMPAGNE.

Quand le sac est trop plein, il faut qu'il creve.

LE COMMISSAIRE.

Taisez-vous; vous m'avez l'air de ne gueres mieux valoir.

CHAMPAGNE.

C'est la faute de ma physionomie.

LE COMMISSAIRE.

Comment, Messieurs, non contens d'avoir fait tant de gentillesses, vous osez empiéter sur les droits de la Justice? Elle vous en doit sa reconnoissance. Des mérites aussi rares que les vôtres ne sont pas faits pour courir les rues. Que l'on conduise tous ces braves gens dans l'asyle qui leur convient, en attendant la récompense qui leur est si légitimement due. (*On les emmene.*)

CHAMPAGNE.

Adieu, Seigneur Henri; rira bien qui rira le dernier.

L'OLIVE. (*)

Monsieur le Comte, faut-il faire avancer votre voiture?

## SCENE DERNIERE.

L'OLIVE, CHAMPAGNE, DORIVAL, LE COMMISSAIRE, EULALIE.

LE COMMISSAIRE, *à Dorival.*

MONSIEUR, tous vos effets vous seront remis fidélement; daignez vous rendre tout de suite chez moi avec Mademoiselle,

(*) Cette réplique appartient à *M. Bordier*, qui, toujours heureux dans tout ce qu'il ajoute à ses Rôles, n'a rien laissé à désirer dans celui de l'Olive.

dont je dois répondre jusqu'à ce que son état soit constaté.

DORIVAL.

Monsieur !

LE COMMISSAIRE.

Et gardez-vous sur-tout à l'avenir de suivre les conseils de cet honnête garçon, qui n'est pas malheureux d'avoir les formes pour lui.

EULALIE.

Je suis toute tremblante.

LE COMMISSAIRE.

Rassurez-vous, Mademoiselle, la justice qui punit les coupables fait aussi protéger les innocens.

L'OLIVE.

Si jamais je me mêle de faire le pere de qui que ce soit... c'est que j'ai eu une peur.... cela m'a dégrisé tout de suite.

DORIVAL.

Hé bien, Champagne !

CHAMPAGNE.

Hé bien, Monsieur, je vois que Monsieur le Commissaire a raison, que je suis un très-mauvais conseiller, que j'ai failli vous perdre : heureusement le mal est réparé ; mais me voilà revenu de mes erreurs, guéri pour jamais de l'envie de chercher des aventures, & sur-tout à Paris, où rien n'est plus ordinaire que d'y trouver un fripon sous les dehors d'un honnête-homme.

*FIN.*

On trouve à Avignon, chez JACQUES GARRIGAN, Imp. Libr. Place St. Didier, un assortiment complet de Pieces de Théâtre.